

page of history as regards the basilicas, nor even to give an accurate outline of its architectural magnificence. Suffice it to say that the new edifice covers a much larger space than the old basilica of Constantine and that its erection took three centuries of labor, at a cost of fifty millions of crowns.

Chattard confesses that his description of the Vatican required the toil of sixteen years. This statement will not perhaps seem so surprising if it be remarked that, independently of the basilica, which is fifteen times larger than Solomon's Temple, the writer had also two chapels as large as churches, twenty-two court-yards, twelve great halls, many thousand rooms, several painted galleries more than twenty immense staircases, exclusive of minor ones, to measure and survey.

The present St. Peter's of Montreal, is an exact counterpart of St. Peter's at Rome, on a diminished scale,—but to form a correct idea of the extensive size of the Vatican, a draughtsman should examine attentively the basilica with its dome and minor cupolas, the elliptical area outside, the colonnades, museums, and libraries; the extensive suites of apartments, courts, offices, and gardens; in fine all that irregular mass of buildings denominated the "Vatican," which occupies a space, it is said, as large as the city of Turin with a circumference of four miles and a population of 120,000 souls.

Moreover, if we take into calculation the number and value of the treasures, both profane and sacred, within its precincts; the Vatican may doubtless vie in splendor and costliness, with the most celebrated fabrics of antiquity,—viz., with those of Balbec, Memphis, Nineveh, Persepolis, Palmyra, and even imperial Rome.

Montreal, 6th Sept. 1886.

M. W. K.

UN JOLI BAZAR

Monsieur le directeur,

J'ai lu avec un vif intérêt les articles sur les bazars publiés dans les premières livraisons de votre excellent journal, et j'ai pensé que peut-être vous ne refuseriez pas l'accueil à ces lignes que vous transmettez sur le même sujet et qui rappelleront à bon nombre de vos lecteurs, assez anciens pour en avoir été les heureux témoins, l'une des plus belles fêtes de charité auxquelles il m'ait été donné d'être présent.

C'est au mois de mai 1843 qu'il me faut transporter le lecteur, pour lui redire le trait de charité le plus touchant, le plus beau, le plus gracieux, le plus doux, le plus consolant (et je voudrais trouver encore d'autres mots pour mieux vous dire toute ma pensée), sur lequel les yeux et l'âme se reposent avec suavité et bonheur. Dans ce moment, dans cette ville, où la charité semblait s'être emparée de toutes les âmes pour n'en faire qu'une seule âme, immense trésor de miséricorde, de dévouement et d'amour, elle avait ému aussi celle des jeunes enfants, dont la naïveté et la candeur ont charmé tous les témoins de leur générosité et de leur sensibilité hâtives. Quatre jeunes demoiselles, Eugénie Ad. Bourret, âgée de 9 ans et demi, Eléonore Simpson, âgée de 7 ans, Mathilde Virginie Roy, âgée de 9 ans, Marie Louise Leprohon, âgée de 8 ans, se trouvant jouir d'un congé forcé, (la maladie de leur maîtresse) prièrent leur mère de leur permettre de l'utiliser en faveur des pauvres. Et savez-vous ce que ces

petites têtes de chérubins blondes et roses avaient conçu ? De faire des ouvrages d'aiguille, des robes, des chemises, des tabliers, des chapeaux, des bonnets, etc., etc., pour les étaler et les mettre en vente dans un BAZAR qu'elles ouvrieraient et tiendraient ELLES-MÊMES, à trois semaines de là. Rien que cela !... Jugez de l'étonnement et de la joie des mamans en trouvant des filles qui leur ressemblaient si bien. Elles les laissèrent donc faire les grandes personnes tout à leur aise : elles firent mieux encore, elles leur fournirent les matières premières de ces grands ouvrages, elles les aidèrent de leurs conseils ; et voilà nos quatre Dames de la Charité à la besogne, ne perdant pas une minute, s'encourageant, se pressant mutuellement, se donnant des avis en parlant de leur expérience ; il ne fallait pas perdre de temps ; car nous n'avons que trois semaines et nos pauvres attendent. Nous avons oublié de vous dire que les trousseaux préparés par ces habiles ouvrières étaient des miniatures de trousseaux ; ils étaient destinés à habiller, à parer un grand nombre de poupées qui attendaient dans une triste nudité, dans une indigence qui serrait le cœur de plusieurs petites mères, les riches parures et les confortables vêtements que confectionnaient avec tant de sollicitude nos sœurs de charité improvisées. Enfin le jour du bazar arriva. Ces quatre demoiselles allèrent en grande cérémonie prier la tante de deux d'entr'elles, madame Bourret, épouse de M. le maire de la ville, de vouloir bien être la patronne de leur bazar. Cette dame accepta avec empressement un si grand honneur ; et il fut résolu à l'unanimité que le bazar se tiendrait dans le salon de madame veuve Alexis Bourret, l'heureuse mère des demoiselles Bourret, le jeudi, onze du mois de mai, après-midi.

Comme on le pense bien, les apprêts furent magnifiques. les tables furent splendides et bien garnies, car les parents avaient enrichi le magasin, si riche déjà, de plusieurs objets assortis à sa physionomie première. Une de ces demoiselles avait des fleurs pour sa parure personnelle : Pourquoï cette vanité, dit-elle, dans un élan de zèle et de charité, le prix que coûtent ces fleurs soulagerait les pauvres ; et les fleurs furent envoyées sans pitié et sans regret aucun à ce bazar commun. Le zèle était si grand que si les mamans n'y avaient mis bon ordre toutes les pompes et tout le luxe de ce monde en leur possession y aurait passé. Deux de nos petites Dames de Charité tenaient la table des bijoux, toilettes de poupées et autres articles de mode et de nouveautés ; les deux autres tenaient la table des rafraîchissements, car il y avait des rafraîchissements, s'il vous plaît ; et nous pouvons vous assurer qu'on ne s'en fit pas faute, car vers le milieu de la séance il fallut les renouveler à la cave et au buffet maternels. M. Michel Bourret, âgé de 13 ans, cousin germain de deux de ces demoiselles et fils de madame la patronne du bazar, faisait les fonctions de maître des cérémonies ; il était l'introduit au magasin de ces dames de huit ans ; mais comme il s'agissait d'une œuvre de charité, et qu'il avait la conscience de sa position, il mit de côté, pour ce jour-là seulement, les égards de la politesse, et il ne laissait pénétrer personne dans le sanctuaire dont il était le gardien sans qu'on eût préalablement déposé une offrande, une aumône de six sous ! Modeste somme qu'on payait avec joie pour jouir du bonheur de voir les petites marchandes, et de se procurer de leurs ouvrages. Les acheteurs furent des enfants, comme les vendeuses ; l'harmonie, comme vous voyez, était parfaite. On nous parla d'une jeune demoiselle qui pour une piastre avait tant acheté d'articles de deux ou trois sous qu'elle en était surchargée. Nos jeunes demoiselles firent parfaitement les honneurs de leurs tables et de leurs charges, et leur bazar épuisé, elles se retirèrent couvertes d'applaudissements et de bénédictions.

En effet, n'y avait-il pas lieu de bénir cette pieuse pensée de ces charmants enfants, qui ont devancé par leur charité et leurs sentiments, l'âge où les vertus font sentir aux âmes leur douce influence ? N'est-ce pas un tableau délicieux que celui, non pas que nous vous avons présenté, mais que vous vous êtes formé vous-même à l'aide de nos paroles ? N'est-ce pas quelque chose d'attendrissant, qui console et réjouit le cœur attristé de tant d'autres spectacles, que la naïve charité de ces chères petites filles, s'essayant de si bonne heure aux œuvres de miséricorde qu'elles sont appelées à exercer un jour ? Nous savons que les parents de ces enfants méritaient une grande part de ces éloges, car les enfants ne deviennent ordinairement que ce qu'en fait l'éducation. C'est une sainte